



**HAL**  
open science

# Kafka, l'habitant de la cave : une spectrographie du loufoque ?

Isabelle-Rachel Casta

► **To cite this version:**

Isabelle-Rachel Casta. Kafka, l'habitant de la cave : une spectrographie du loufoque?. Loxias, A paraître, Loxias 85 Cent ans après Kafka, 85 Cent ans après Kafka. hal-04601014

**HAL Id: hal-04601014**

**<https://hal.science/hal-04601014v1>**

Submitted on 4 Jun 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

# Kafka, l'habitant de la cave : une spectrographie du loufoque ?

Isabelle-Rachel CASTA

## Résumé

Enfoncé dans les profondeurs de l'écriture comme dans un « terrier », Kafka revendique d'habiter une « cave » pour poursuivre son œuvre... Surgissent alors quantité de créatures hybrides, parfois cocasses, parfois bouleversantes, qui prennent en charge l'incongruité de la pétition et forment bientôt un paradigme du sensible en souffrance, toujours à mi-chemin de l'Être.

## Abstract

Buried in the depths of writing as in a “burrow”, Kafka claims to live in a “cave” to continue his work... Then a number of hybrid creatures emerge, sometimes comical, sometimes overwhelming, who take charge of the incongruity of the petition and soon form a paradigm of the sensitive in suffering, always halfway to Being.

## Mots-clés

fable, hominisation, honte, hybridation, théâtralité bouffonne.

Chérie... On n'est jamais assez seul quand on écrit, c'est pourquoi lorsqu'on écrit il n'y a jamais assez de silence autour de vous, la nuit est encore trop peu la nuit [...]  
Qu'en dis-tu, chérie ? Ne te dérobe pas à l'habitant de la cave ! » (Kafka à Felice, lettre du 14-15 janvier 1913)

*Kafka. Pour et contre* (Günther Anders), *Seul comme Franz Kafka* (Marthe Robert), *Conversations avec Kafka* (Gustav Janouch), *De Kafka à Kafka* (Maurice Blanchot), *Mon Kafka* (Alexandre Vialatte), *Kafka en colère* (Pascale Casanova), *Kafka contre Kafka* (Michel Carrouges)... Mais quelle est cette fumée de mots, ce tourbillon étourdissant qui module à l'infini le nom du solitaire de Prague, comme pour en faire un *dibbouk*, un fantôme qui vous hante, un « *carnival of souls* » ? Rien d'étonnant à cela, au fond, si l'on envisage le personnel romanesque de l'écrivain, son si loufoque et tendre casting : un chat-agneau tout droit sorti de la *Hasgadiah*<sup>1</sup> (*Un croisement*), une martre bleue qui effraie les femmes (*Dans notre synagogue*), une souris qui chante, un chien qui cherche, un singe qui fume. Oui, décidément, les récits de Franz Kafka sont riches en mondes fabuliques, en créatures inachevées et bizarroïdes, en chimères craintives... et en scarabée anorexique (Gregor Samsa<sup>2</sup>). Cela, toute la critique l'a expertisé, documenté, sur-interprété.

Cependant, l'un des biais peut-être moins glosés est celui de « l'en-trop », du surplus embarrassant, de l'inutile obsédant, comme des puces sur un col de fourrure, ou un fils transformé en vermine. Carlo Arcuri y pense aussi lorsqu'il écrit :

L'Indien de Kafka, chevauchant une monture sans tête ni encolure qui se dérobe sous ses pieds, montre à quel point la rencontre entre l'animal et l'homme est le lieu d'un fondu enchaîné<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Ce chat-agneau évoque une comptine araméenne, lue généralement à la fin de l'haggadah de Pâques, « Le chevreau a été mangé par le chat ». Kafka en fait la parabole d'une tradition et d'un héritage... sans héritier.

<sup>2</sup> *La Métamorphose* (*Die Verwandlung*), longue nouvelle écrite en 1912 et publiée en 1915, est l'une des sept œuvres anthumes de Franz Kafka et l'un de ses écrits les plus célèbres avec *Le Procès*. Elle décrit la métamorphose – et ses conséquences – de Gregor Samsa, un représentant de commerce qui se réveille un matin transformé en une « véritable vermine ».

<sup>3</sup> Carlo Umberto Arcuri, « Le saut du tigre, d'Apulée à Kafka : l'animal comme “en-dehors” de l'homme », in Carlo Arcuri et G. Passerone (dir.), *L'en-dehors, éloges et variation. Consistance de la littérature, des arts, de la philosophie*, Paris, Kimé, 2009, p. 31-32.

Cet « en-dehors » du monde et des hommes (une cave est « un dehors » du lieu habitable et chaleureux) se configure en tombe, en tombeau d'écriture et en conservatoire du néant. L'en-plus, l'en-trop, l'en-dehors... Dora Diamant l'a dit autrement : « Il ne voulait pas seulement aller au fond des choses – il était au fond lui-même<sup>4</sup>. »

Les récits animaliers répondent particulièrement à ces nouveaux « écrits dans un souterrain<sup>5</sup> », mais, comme ces Juifs de Galicie qui arrivaient à Prague la policée, en portant l'exotisme « en-trop » de leur shtetel originel, l'écriture de Kafka s'ajoute infiniment au monde, un monde où même le Messie n'a pas trop sa place car « le Messie viendra le lendemain du jour de sa venue<sup>6</sup> ». Habiter imaginativement une cave, c'est retrouver un lieu matriciel, mais dénué d'œstrus, lieu du rebut, des choses usées ou même brisées. Il s'agit aussi d'expulser en douceur Felice de ses projets matrimoniaux<sup>7</sup>, en lui opposant l'obscur, le froid, l'humide en lieu et place de la chaleur d'un foyer. Quoi qu'il en soit, et suivant l'exemple de Léa Veinstein, c'est bel et bien là que « *J'irai chercher Kafka* ».

### Un « cœur intranquille » parmi les chacals...

Il y faut au moins un artiste du jeûne et un gymnaste hors pair, toujours sur le fil de la mort, un Kafka prévenu contre Kafka et qui ne peut être Kafka qu'à cette seule condition. [...] Pour suivre l'œuvre de se rapprocher toujours plus de Kafka, par et par-delà Kafka. Avec, envers et contre Kafka<sup>8</sup>.

Qui peut oublier l'étrange requête des chacals, animaux du désert ni très sauvages ni très familiers, interpellant de mystérieux voyageurs « venus du Nord » pour qu'ils égorgent les Arabes avec des ciseaux rouillés<sup>9</sup> ?

Le chef de la caravane arabe arrive alors et clôt cette scène en levant son fouet contre les chacals. Il connaît bien ces animaux et explique au narrateur qu'ils disent cela à chaque européen de passage. Il les considère comme des idiots, pour preuve, il leur offre une carcasse de chameau fraîche et ceux-ci se jettent dessus et projettent du sang tout autour d'eux. Rien ne peut plus les faire partir, ni cris ni coups de fouets<sup>10</sup>.

Dans cette nouvelle, on garde l'impression que tous sont tour à tour le « en-trop » des autres : les chacals veulent se débarrasser des Arabes dominants, l'homme du Nord ne sait quoi faire, et les Arabes eux-mêmes savent qu'il vaut mieux nourrir, malgré la haine portée, la horde vindicative, de peur qu'un jour ils ne trouvent une oreille complaisante chez un prochain voyageur... Cependant, en cette même année 1917, c'est un singe « hominisé » (et non humanisé) qui force l'attention. Le *Rapport pour une académie* interroge davantage toutes les situations d'assimilations forcées, ou de « comédie sociale » humiliante et aliénante, que certains critiques imaginent symétriser avec l'attitude mielleuse d'Hermann Kafka devant ses clients ; mais les « courbettes » de Monsieur Samsa, comme les amabilités de Monsieur

---

<sup>4</sup> Philippe Lançon, « Kafka, le virtuose de la fin », *Libération*, 13 décembre 2023.

<sup>5</sup> On pense bien sûr aux *Mémoires écrits dans un souterrain*, de l'écrivain russe Fiodor Dostoïevski publié en 1864. Le récit se présente sous la forme du journal intime d'un narrateur amer, isolé et anonyme, fonctionnaire retraité vivant à Saint-Pétersbourg, la capitale impériale.

<sup>6</sup> *Préparatifs de noce à la campagne* (1909). Merci au rabbi Horvilleur, grande lectrice de Kafka, de l'avoir rappelé (*Comment ça va pas ? Conversations après le 7 octobre*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 2024, p. 145).

<sup>7</sup> En 1923, une amoureuse renversera la donne, même s'il n'y a plus rien à faire : « S'il avait rencontré Dora auparavant, je crois que sa volonté de vivre eût pris le dessus à temps, écrira d'ailleurs Max, quelques années plus tard. » (Sereine Berlottier, *Avec Kafka, cœur intranquille*, Caen, Édition Nous, 2023, p. 57).

<sup>8</sup> Alexandre Gefen et Guillaume Métayer, « Kafka contre Kafka », *Le Magazine littéraire*, n° 539, *Kafka, coupable d'écrire*, janvier 2014, p. 47.

<sup>9</sup> Voir « Chacals et Arabes » (1917), in Jean-Pierre Lefebvre dir., *Kafka, Œuvres complètes*, t. 1, trad. Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Gallimard, « Bibliothèque la Pléiade », 2018, pp. 171-175.

<sup>10</sup> Résumé sur [https://fr.wikipedia.org/wiki/Chacals\\_et\\_Arabes](https://fr.wikipedia.org/wiki/Chacals_et_Arabes)

Kafka, ne sont-elles pas les « singeries » élémentaires que l'on attend, à l'époque, d'un subalterne ou d'un commerçant ? Singer le chrétien, pour le Juif converti ou assimilé, singer le respectable collègue, quand on est un pithécantrophe humanisé, revient aussi à accepter d'endosser le masque que toute société hiérarchisée exige de ses commensaux :

Certes dans un premier temps, si les hommes l'avaient voulu, le retour m'eût été possible par la grande porte que le ciel ouvre au-dessus de la terre, mais à mesure que je progressais à coups de fouet dans mon développement, celle-ci devenait en même temps de plus en plus basse et plus étroite<sup>11</sup> ;

Comme en écho à cette description d'une acculturation forc(en)ée, Anne Simon évoque ce monde de fiction où l'on répare et prépare l'« advenue » d'un autre rapport aux bêtes, « de Kafka à Jean-Christophe Bailly ou Marie Darrieussecq<sup>12</sup> ». Dans *La Métamorphose*, d'ailleurs, le tremblé de l'identité fait douter le lecteur, car deux personnages peuvent prétendre simultanément au titre de « Monsieur Samsa » : le père et le fils... mais rapidement, plus personne ne nommera Gregor, ni ne le désignera du tout. C'est en tout cas le propos de Claude Thiébaud :

Ainsi du mot même par lequel Kafka désigne l'animal par lequel Gregor s'est transformé : les traducteurs hésitent entre plusieurs mots (vermine, cancrelat, insecte), faute d'un mot qui aujourd'hui lui corresponde en français. Or ce mot, « *Ungeziefer* » (contraire de « *Geziefer* »), désigne, comme l'ancien français « atoivre » (contraire de « toivre », même origine germanique « tiber »), un animal impur et à ce titre, impropre au sacrifice rituel<sup>13</sup>.

Comme Job sur son fumier, il assiste au théâtre loufoque des Samsa en ébullition, dont les pantomimes ressemblent beaucoup, par avance, à certains moments brechtiens – ou plus près de nous encore, à la grande dramaturgie bouffonne d'Hanokh Levin. Cet horizon de réception pourrait englober ce que l'on considérera longtemps comme des historiettes ou fabulettes, liées à la thématologie animale, peu visibles dans l'histoire littéraire, comme le suggère Philippe Zard :

Il en est de Kafka comme du vieil animal craintif qui hante la synagogue d'un de ses fragments posthumes : les autorités rabbiniques sont partagées sur la nécessité d'expulser ce discret trouble-fête, mais qui y songerait encore ? Il fait mystérieusement partie des meubles, divertit les femmes, en sait peut-être plus long que tous les fidèles<sup>14</sup>.

En réaction, l'étrange curiosité intime qui accompagne l'actuelle investigation du littéraire amène à configurer une silhouette presque aussi romanesque que la matière même de l'œuvre :

À quoi ressemblait-il vraiment, ce grand garçon brun dont l'histoire nous a transmis l'insistante gravité, sur la petite dizaine de portraits photographiques qui nous sont parvenus ? Quelle était la forme de son propre corps en lui ? ses déplacements ? ses ruses ? [...] Le noir de la chevelure des sourcils et des orbites ressort comme la vie du reste de la masse en attente<sup>15</sup>.

D'autres laissent la fiction déborder sur ce qui fut un réel absent, l'image manquante des lettres de Miléna : « Je voudrais être près de vous, ce serait tellement plus simple et vous me dites que vous voudriez ne jamais être né (Vienne, le 13 juin 1920)<sup>16</sup>. D'autres encore documentent ce qui fut sa dernière année, son ultime amitié :

Quelque chose de majeur s'était produit, un évènement qui marquerait sa vie à

---

<sup>11</sup> Jean-Pierre Lefebvre dir., *Kafka, Œuvres complètes*, t. 1, trad. Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Gallimard, « Bibliothèque la Pléiade », 2018, p. 197.

<sup>12</sup> *La zoopoétique : un engagement proprement poétique en études animales*, entretien d'Alain Schaffner avec Anne Simon, *ELFe XX-XXI*, n° 5, *Approche de l'animal*, 2015, p. 221.

<sup>13</sup> Claude Thiébaud, *Franz Kafka. La Métamorphose et autres récits*, Paris, Gallimard, 1991, pp. 164-165.

<sup>14</sup> Philippe Zard, « La tradition détraquée », *Le Magazine littéraire*, n° 539, *Kafka, coupable d'écrire*, janvier 2014, p. 55.

<sup>15</sup> Sereine Berlottier *Avec Kafka, cœur intranquille*, Caen, Éditions Nous, 2023, p. 25. On reconnaît évidemment l'emprunt fait à cette auteure pour notre première partie.

<sup>16</sup> Marie Philippe Joncheray, *J'avance dans votre labyrinthe, Lettres imaginaires à Franz Kafka*, Le nouvel Attila, Paris, Éditions du Seuil, 2023, p. 65.

jamais. [...] Entrer dans l'intimité d'un tel monument de la pensée avait ébranlé toutes ses croyances. Et comment la confrontation avec un tel sommet d'humanité et d'intelligence pouvait-elle agir autrement ? Le privilège d'avoir côtoyé Kafka, même dans de semblables circonstances, dispensera une lumière vive sur le reste de vos jours<sup>17</sup>.

C'est pourquoi l'analyse de Judith Butler se centre sur la localisation « gazeuse » des récits, in-terminables quand bien même que terminés :

Elle [Judith Butler] s'appuie alors sur différents textes de Kafka pour montrer que son œuvre est essentiellement hantée par la « non-appartenance » - ses textes sont des lieux où personne ne peut jamais arriver nulle part, encore moins s'implanter. Kafka écrit d'une écriture minée, mais aussi portée par l'inachèvement<sup>18</sup>.

Tout se passe comme si la contamination se démultipliait entre les parasites imaginaires, et l'être profond de l'écrivain, dé-placé en même temps qu'irrem-plaçable, selon Marthe Robert :

Qui est cet homme si mal équipé pour tenir le rôle du héros ? Pourquoi tombe-t-il d'on ne sait quel ciel dans un récit suspendu hors de l'espace et du temps ? Qu'est-ce qui le force à végéter aux plus bas échelons de la vie, tantôt sous une forme tout juste humaine, tantôt sous l'aspect d'un chien, d'une souris, d'un singe, d'un monstrueux insecte ou d'une bobine cassée appelée Odradek<sup>19</sup> ?

Pour toutes ces raisons, les écrits de Kafka représentent une forme de judaïsme apocryphe, telle qu'elle apparaît aussi, entre autres, chez André Maurois<sup>20</sup> ; la pensée séculière n'étant pas tellement hétéronomique, contrairement à la pensée religieuse, c'est sans doute là la clef de l'apologue « Devant la loi », qui répète que devant la loi « se tient un garde »... cette loi est en principe accessible à tous, mais celui qui veut la contempler face à face attend pendant des années, sans jamais se décourager ni d'ailleurs jamais entrer. Kafka précise qu'à la fin il est capable de distinguer les puces sur le col de fourrure du garde, et de leur demander d'intercéder en sa faveur : les puces du singe Rotpeter ? ou du « chien » (Yishak Löwy) de la *Lettre au Père* ? Quoi qu'il en soit, l'effacement permanent de ce bestiaire, toujours « en trop » ou « à côté » du reste de la communauté, capillarise aussi les idéologèmes de la critique, qu'exemplifient les propos de Brochier :

Kafka et son monde étaient partis en fumée dans le ciel d'Auschwitz mais qu'importait ce détail quand la Guerre froide les inspirait, que se jouait la farce sanglante de Poulou Condor ou de la Kolyma. [...] Quel horrible désespoir de l'existence couvrait donc cet élégant Juif tchèque qui parlait allemand et qui, redingote et chapeau melon, racontait le désespoir permanent<sup>21</sup> ?

On a presque envie de répondre que, de fait, l'issue en est à la fois désespérée et pleine d'espérance puisque le garde, à celui qui va mourir à la fin de sa longue attente, confie : « Personne d'autre n'avait le droit d'entrer par ici, car cette porte t'était destinée, à toi seul<sup>22</sup> ». D'ailleurs, dans la lettre à Felice du 7 octobre 1916, Kafka repose encore la question « Qui suis-je ? », et il répond – obscurément – en écrivant l'étrange *Souci du père de famille*, évoquant la vie paradoxale de cette bobine qui a forme d'étoile, le fameux Odradek qui roule en tous sens sans qu'on ne puisse jamais l'arrêter. Ne serait-ce pas la métaphore d'un judaïsme hors les murs, un judaïsme hors-piste<sup>23</sup> ? Il passe ainsi, comme nous l'indiquons de façon plus globale, dans la seconde partie de notre réflexion, d'une tradition cachée à une

<sup>17</sup> Laurent Seksik, *Franz Kafka ne veut pas mourir*, Paris, Gallimard, 2023, p. 158.

<sup>18</sup> Léa Veinstein, *J'irai chercher Kafka, une enquête littéraire*, Paris, Flammarion, 2024, p. 202.

<sup>19</sup> Marthe Robert, « Kafka et le nom juif », *Le Magazine littéraire*, n° 135, *Kafka*, avril 1978, p. 15.

<sup>20</sup> Pseudonyme d'Émile Salomon Wilhelm Herzog.

<sup>21</sup> Jean-Jacques Brochier, « Un bon ou un mauvais usage de Kafka, y en a-t-il ? », in *Magazine littéraire*, n° 135, *Kafka*, avril 1978, pp. 25-26.

<sup>22</sup> Traduction en ligne, <http://www.nikibar.com/publications/KAFKA-devant-la-loi.html>

<sup>23</sup> L'écrivain japonais Murakami a intitulé l'un de ses romans *Kafka sur le rivage*. À la première lecture, ce Kafka-là n'a rien à voir avec le nôtre, mais ne pourrait-on y lire une forme d'aveu inconscient de la place qu'occupe la littérature de Kafka dans le monde intellectuel contemporain ?

tradition cassée. C'est pourquoi Gershom Scholem voit dans Kafka un herméneute de la cabale, qui se révèle dans le court récit *Dans notre synagogue* : il en est, mais il n'y est pas, et cette localisation intenable renseigne toutes ses histoires fourmillant d'animaux hybrides.

Si la métamorphose engendre un monstre, c'est parce qu'elle est un « processus », c'est à dire un mouvement de transformation permanent irréversible et imprévisible. Aussi ce processus se poursuit-il, au-delà de la transformation de Gregor, en se propageant au monde qui l'entoure, ainsi qu'à l'ensemble du récit. Gregor le scarabée (ou le cafard, le cancrelat, ou tout ce que l'on voudra...) ne surgit pas ex nihilo dans la production littéraire de l'auteur : il annonce, ou est annoncé par, une foule d'autres « humanimaux », soit se souvenant d'avoir été des bêtes, soit gardant une part d'indécision interspéciste, la plupart du temps déroutante et mélancolique. Certes, les singes, les chiens, les souris et les cafards, ne comptent pas beaucoup dans les sociétés dans lesquelles ils évoluent<sup>24</sup>. Cependant, les contrées cauchemardesques que tous traversent, en espérant une lumière parfois vacillante au bout du chemin, figurent aussi une suite d'épreuves qualifiantes qui servent de modèle, axiologique ou esthétique que met en exergue Anne-Marie Mercier-Faivre :

Deleuze et Guattari ont décrit la métamorphose, dans leur analyse du « devenir-animal », comme une « ligne de fuite » : à l'inhumain des « puissances diaboliques », répond le sub-humain d'un devenir animal : devenir coléoptère, devenir chien, devenir singe, « filer la tête la première en culbutant », plutôt que de baisser la tête et rester bureaucrate, inspecteur ou juge et jugé. [...] Les archétypes sont des procédés de reterritorialisation spirituelle. Les devenirs animaux sont tout le contraire : ce sont des déterritorialisations absolues, du moins en principe, qui s'enfoncent dans le monde désertique investi par Kafka<sup>25</sup>.

Dé-territorialisés, les chiens, les singes, les puces, les souris s'agitent autour de l'écrivain comme la famille de Gregor Samsa s'agitent autour du fils devenu monstrueux insecte. Selon Saul Friedlander, Kafka était le poète de la honte, ce qui devient chez Michel Surya et Léa Veinstein une « hontologie » kafkaïenne. À la lecture des nouvelles animalières, on ressent qu'il y a presque de la *Mathilda* de Roald Dahl lorsqu'il se compare au reste de sa famille qu'il prétend haïr, alors que l'on sait qu'il n'en est rien :

Gustav Janouch, avait déjà mis le doigt sur ce patron paronymique : dans ses *Conversations* présumées avec lui, Kafka se serait défendu d'avoir conçu un cryptonyme révélant que sa *Métamorphose* (1915) est moins une concession qu'une confession – en l'occurrence à l'égard des punaises de sa propre famille<sup>26</sup> !

Certes, Odradek peut, pour Blanchot, évoquer le crachat, ou la forme de l'informe ; et ce crachat est aussi ce que ressent Kafka dans la Tchécoslovaquie d'après-guerre, comme il l'écrit dans une *Lettre à Milena*, datée des 17-20 novembre 1920, où il parle de l'héroïsme des blattes (« *Schaben* »), en réponse aux insultes antisémites qui ont alors cours et le renvoient à toute sorte de vermine, justement :

Toutes les après-midis, maintenant, je me promène dans les rues ; on y baigne dans la haine antisémite. Je viens d'y entendre traiter les Juifs de *Prasivé plemeno* (race de galeux en tchèque). N'est-il pas naturel qu'on parte d'un endroit où l'on vous hait tant ? [...] L'héroïsme qui consiste à rester quand même ressemble à celui des cafards (en fait *Schaben*, « blattes ») qu'on n'arrive pas à chasser des salles de bain<sup>27</sup>.

---

<sup>24</sup> Pour Nicolas Correard, la zoopoétique thématized par Anne Simon dans *Une bête entre les lignes* vient aux confluents de nombreuses références antérieures, génériques et transgénériques, illustrées par Elisabeth de Fontenay (*Le silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, 1998) qui fonde une véritable éthique animale à mettre en parallèle avec la plus classique anthropologie.

<sup>25</sup> Anne-Marie Mercier-Faivre, « Introduction générale », in Anne-Marie Mercier Faivre et Dominique Perrin (dir.), *Métamorphoses en culture d'enfance et d'adolescence, questions de genre*, Bordeaux, PUB, 2019, p. 19.

<sup>26</sup> Hélène Martinelli, « Kafka et autres bestioles d'Europe centrale et orientale », in Alain Montandon (dir.), *Dictionnaire littéraire et culturel de l'insecte*, Paris, Honoré Champion, 2023, p. 366.

<sup>27</sup> Hélène Martinelli, « Kafka et autres bestioles d'Europe centrale et orientale », in Alain Montandon (dir.), *Dictionnaire littéraire et culturel de l'insecte*, Paris, Honoré Champion, 2023, p. 369.

En trop, toujours... Pourtant la famille de Kafka avait toujours témoigné de sa parfaite intégration. Le nom même de Franz n'était-il pas un hommage à l'empereur Franz Joseph ? Respect teinté d'ironie cette fois, qu'on peut lire dans le prénom de la souris chanteuse Joséphine, qui rappelons-le est également celui du nom du héros du *Procès*, Joseph K. Signalons encore que quatre ans après la mort de Kafka la plus célèbre des souris, Mickey Mouse, naît des studios Disney (1928), en gardant peut-être trace de Joséphine, la petite diva capricieuse, dont Kafka avait fait la fugitive héroïne de son conte :

Là, derrière ces limites extrêmes où Kafka, les a non pas suivies, mais a eu le courage surhumain de les précéder, tout sentiment disparaît, même le mépris et la ruine, il ne reste qu'une immense stupeur vide, un ne-pas-comprendre définitif et total. On ne peut ni demeurer à ses côtés ni essayer d'aller plus loin. Ceux qui vivent sur la terre des hommes ne peuvent que rebrousser chemin<sup>28</sup>.

## Le terrier, double putrescent du Monde

Dans sa tête il entend un cri, tenu et sifflant : « Ne sois pas ridicule, Juif ! Goethe et Schiller ? Laisse-moi rire ! Tu es un youpin, une saleté de Juif<sup>29</sup> ».

L'habitant (putatif !) de la cave a laissé une nouvelle inachevée *Le Terrier*<sup>30</sup> (1923), qui montre une bizarre créature mi-humaine, mi-taube, qui ne cesse de s'inquiéter pour la survie de son petit royaume souterrain, et multiplie des démarches désespérées pour se construire une demeure parfaite, qui l'aiderait à se protéger d'ennemis invisibles (cette œuvre a été publiée de façon posthume en 1931 par Max Brod, qui a reçu le manuscrit des mains de Dora Diamant). *Le Terrier* est raconté à la première personne : au début du récit, le narrateur annonce l'achèvement de son terrier. Il a fait beaucoup d'efforts et espère qu'il lui permettra de vivre en toute quiétude, séparé du monde extérieur. Le refuge souterrain se compose de couloirs, de ronds-points, de galeries et d'une place forte, et la seule connexion avec l'extérieur est une entrée dissimulée par une couche de mousse...

Décidément, ce terrier semble tout droit venu d'une version assombrie d'*Alice au pays des merveilles*, exactement comme dans la déjà citée *Dans notre synagogue*, lorsqu'une martre à l'étrange couleur bleue s'impatronise parmi les fidèles. Tout comme pour comme Odradek, chacun sait déjà qu'on ne la délogera jamais. C'est en ce sens que le terrier emblématise la matrice de l'écriture, soumise aux inquiétudes de l'extérieur, et en particulier à la présence plus en plus angoissante d'un chuchoteur qui peut-être représente simplement la mort. Les mixtes chimériques pullulent certes dans cet univers, mais cette nouvelle dessine une cartographie mentale à base de labyrinthes... qui peut évoquer les circonvolutions psychologiques de l'auteur lui-même, dont le message résiderait dans les derniers mots : « Mais rien n'avait changé. » Il est tout à fait possible de lire dans cette fin provisoire et insolite un aveu d'impuissance devant la progression de la maladie et la mort contre laquelle il ne sert au fond à rien de se préparer. Jean-Pierre Gaxie prétend même que Kafka et ses personnages inversent la sortie d'exil et retournent en Égypte :

Karl Rossmann lancé « Sur la Route de Ramsès » – titre de l'un des chapitres, le 4<sup>e</sup> du roman – tente, à part de tout Judaïsme, d'inscrire sa vie dans une nouvelle Égypte, jusqu'à la fin qui reste hypothétique, du grand théâtre d'Oklahoma. Grégoire Samsa, lui, avatar de l'auteur, changé *réellement* en scarabée, voit sa condition égyptienne dénégativement vécue, se trouve inscrire contre lui-même, sacrifié qu'il est dans l'affaire, une sortie d'Égypte et, fugitivement, la vue d'une

---

<sup>28</sup> Nathalie Sarraute, « L'ère du soupçon : de Dostoïevski à Kafka », in *Œuvres complètes*, Jean-Yves Tadié (dir.), avec la collaboration de Vivian Forrester, Ann Jefferson, Valérie Minogue et Arnaud Rykner, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 1576-1577.

<sup>29</sup> Magdaléna Platzová, *La vie après Kafka*, trad. Barbora Faure, Villenave n'Ornon, Agullo Éditions, 2023, p. 274.

<sup>30</sup> Franz Kafka écrit *Le Terrier (Der Bau)* à Berlin fin 1923, six mois avant sa mort .

Terre promise : on pense ici à ce qui est dit des sons qui sortent du violon de Grete, la sœur de Grégoire<sup>31</sup>.

De manière tout aussi frappante, Joséphine est également dispensatrice d'enchantement (selon elle) :

Dans *Joséphine la cantatrice* (la dernière œuvre de Kafka et sans doute, compte tenu de ses proportions, la plus achevée) l'auteur se sert de certaines particularités du peuple des souris pour humilier plus sûrement la nature humaine. Le léger sifflement que fait entendre Joséphine, ce triste bruit dans lequel ses congénères feignent de reconnaître un chant qui les ravit et les protège contre leurs ennemis, c'est l'art de l'homme, c'est le langage de l'homme<sup>32</sup>.

Gregor, Joséphine, Rotpeter, tous en dehors des règnes, tous tristement loufoques, tous hors du monde. Encore une fois on pense à ce que dit l'islamologue Rachid Benzine des « héritages impossibles », qui sont aussi une chance parfois :

Tout ce que vous venez de dire me rappelle une phrase de Derrida que j'ai citée dans *Le Coran expliqué aux jeunes* : On ne peut souhaiter un héritier ou une héritière qui n'invente pas l'héritage, qui ne le porte pas ailleurs, dans la fidélité, dans une fidélité infidèle<sup>33</sup>.

La fidélité infidèle renvoie aussi à la monumentale biographie que Reiner Stach consacre à Kafka, et qui « chemine » le long de lui, dépliant et déployant vie, pensées et visions, avec une empathie qui redimensionne les approches antérieures. Comme les deux suivantes, la première partie date d'une époque où les archives de Max Brod, ami et exécuteur (et bienheureusement traître) littéraire de Kafka n'étaient pas disponibles<sup>34</sup>. Elle demeure une référence,

[...] comme si elle avait embarqué à son bord les quelques passagers qui lui manquent, comme si elle pressentait des voies secondaires, encore non ouvertes, du convoi Kafka. Elle prend le jeune homme à vingt-sept ans, en 1910, en famille et à table, et le laisse dans un train, en 1915, de retour de Budapest et d'un « *no man's land* » proche de la ligne de Front. (...) À Budapest, il s'est trompé de direction en sortant d'un café pour rejoindre la gare et il rentre seul à Prague. Il voulait voir la frontière, mais « il n'était plus temps pour Kafka d'aller voir la frontière, car cette frontière n'existait plus ». On dirait presque une histoire de Kafka. C'est normal : Kafka a la vie qu'il écrit et il a l'œuvre qu'il vit<sup>35</sup>.

Et qui plus est, il ne s'inspire que de lui-même : « L'histoire inventée par Kafka est bel et bien *sui generis* de bout en bout. Et de fait, *sua res agitur*<sup>36</sup>. » Dans les derniers mois, il est également soutenu par son ami le jeune médecin Robert Klopstock (1899-1972), mais la seule aide qui peut encore lui être apportée consiste en des doses massives de calmant. On rappellera quand même l'inénarrable remarque du Dr Hajek, tel qu'évoquée par Jean-Bernard Torrent :

Il est soigné dans la clinique du docteur Hajek, un odieux personnage qui raconte qu'un certain Werfel lui a demandé « de faire quelque chose » pour un certain Kafka : « Kafka je sais qui c'est : c'est le lit n° 12. Mais c'est qui ce Werfel »<sup>37</sup> ?

---

<sup>31</sup> Jean-Pierre Gaxie, « Comment Kafka s'égypta », *Cahier de l'Herne*, n° 108, *Kafka*, J.-P. Morel et W. Asholt (dir.), 2014, p. 177 (la graphie originale du nom de Gregor a été conservée).

<sup>32</sup> René Micha, « Deux exemples de fantastique chez Kafka », *Le Magazine littéraire*, n° 135, *Kafka*, avril 1978, pp. 23-24.

<sup>33</sup> Delphine Horvilleur et Rachid Benzine, avec le concours de Jean-Louis Schlegel, *Des mille et une façons d'être juif ou musulman*, *Dialogue*, Paris, Éditions du Seuil, 2017, p. 27.

<sup>34</sup> Les quatre volumes dirigés par Jean-Pierre Lefebvre dans la « Bibliothèque de la Pléiade », entre 2018 et 2022, ont bénéficié des dernières découvertes, en particulier de lettres inédites. Elles ne le sont que depuis 2021, à la Bibliothèque nationale d'Israël et en ligne, au terme d'un long conflit juridique. Il reste encore, semble-t-il, des choses à découvrir sur Kafka.

<sup>35</sup> Philippe Lançon, « Sur les pas d'un admirable bon à rien, Franz Kafka », *Libération*, 21 avril 2023.

<sup>36</sup> Jean-Pierre Lefebvre (dir.), *Kafka, Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Gallimard, « Bibliothèque la Pléiade », 2018, p. 1041.

<sup>37</sup> Jean-Bernard Torrent, préface de *Franz Kafka, La Métamorphose* suivi de *L'Artiste du jeûne*, Bookking International, « Maxi Poche – Classiques étrangers », 2005, p. 12.



Mais sa détestation de toute contrainte domestique<sup>38</sup>, son affrontement constant, quoique larvé, avec le père, ce sentiment d'être en effet « une vermine » aux yeux du colérique Hermann perfusèrent toute son œuvre, et le rendirent à la fois incroyablement malheureux et infiniment glorieux :

On dirait que c'est à partir de cette disposition introspective qu'a pu éclore le cauchemar trop réel qui s'en est suivi de par le monde (Borges : "Le destin de Kafka consista à transformer les événements et les agonies en fables." On pourrait aussi affirmer l'inverse)<sup>39</sup>.

Pour autant, l'humainité est-elle fondamentalement incongrue ? On garde en tout cas la sensation que la plupart des personnages ont fait fausse route et qu'ils se sont élancés trop tôt ou trop tard vers un type d'être, qu'ils ne pourront ni atteindre, ni remplir tout à fait : jamais Gregor n'a souhaité être un cafard, et Rotpeter non plus n'a pas eu le désir de s'hominiser pour ne pas mourir ! De la même façon Gregor, commis-voyageur au destin étrange, aurait peut-être pu demeurer dans un entre-deux supportables entre l'humanité qui l'a fui, et l'animalité qu'il occupe malgré lui, au sein de cette famille de sarcoptes. Mais le problème est qu'il ne s'arrêtera pas, sur le chemin de la déchéance, à cette forme déjà bizarre d'un gigantesque insecte ; il va se chosifier, se réifier, passer de l'organique à l'inorganique... Odradek le pouvait, mais pas lui ; ainsi s'achève la trajectoire de l'habitant de la chambre/cave, celui qui n'a pu se tenir un seul statut d'être, et qui dérive alors vers des contrées ignorées : on nomme les gens (et les animaux familiers), on désigne les choses... Gregor va constamment se situer entre les trois : il était homme, il devient animal – défamilier, et, à la fin, on le balayera comme un débris, chosifié et vidé de toute substance. On peut tout aussi bien d'ailleurs hasarder une lecture plus sociologique :

Bureaucratie, aliénation, anonymat – mot clef bien connu de la Kultur Kritik et instrument incontournable des exégèses professionnelles de Kafka surtout dans les années 1950 et 1960<sup>40</sup>.

Histoires d'excessivité, d'incongruité, de transition ratée et d'abandon cruel, les fictions animales proposent en général une réflexion à la fois métadiscursive et métalittéraire, dans la mesure où le cafard de *La Métamorphose* n'a d'espoir ni de retour à son état antérieur, ni de sortie hors de son appartement-prison, comme le souligne Stach :

Dans *La Métamorphose*, en revanche, la sphère économique pèse comme une fatalité obscure sur une famille petite bourgeoise qui ne pourrait être plus moyenne. Là, ce ne sont plus la cadence infernale et la spécialisation du job à l'américaine qui empoisonne les relations humaines, mais la superposition quasi pré-capitaliste de la soumission économique et de la soumission patriarcale<sup>41</sup>.

Au contraire, le singe de *Rapport...* cherche toujours une issue qu'il finit toujours plus ou moins par trouver, dans une dénaturation elle aussi irréversible mais au moins porteuse de survie, ce que souligne Tiphaine Samoyault, dans sa comparaison entre Coetzee et Kafka :

*Elizabeth Costello*, comme la plupart des romans de Coetzee est en dialogue constant avec l'œuvre de Kafka. Le texte s'ouvre sur une lecture de *Communication à une académie* et se ferme par une reprise du *Château*. Dans les deux cas la réflexion porte sur la tâche de l'écrivain qui consiste à se mettre à la place de l'autre, de celui qui n'a pas la parole, comme le fait Kafka avec le singe Peter le rouge, afin de la lui donner, de porter témoignage pour ceux qui ne le peuvent pas. Cette réflexion rejoint les propos de Deleuze dans l'Abécédaire (R comme résistance et L comme littérature) sur la honte d'être un homme, le devenir animal apparaissant comme le seul remède au devenir humain<sup>42</sup>.

---

<sup>38</sup> Dans *Le Vacarme*, il raconte combien l'assomment les bruit familiers d'un appartement plein d'activités constantes, d'interpellations, de cris et de sifflements. On se souvient de Marcel Proust revêtant ses murs de liège, ou demandant aux domestiques de marcher en chaussons de feutre.

<sup>39</sup> Jean-Claude Lebensztejn, « Seuil (Notes sur Kafka/2) », *Vacarme*, n° 24, printemps 2008, p. 66-69, p. 66.

<sup>40</sup> Reiner Stach, *Kafka, le temps des décisions*, trad. Régis Quatresous, Paris, Le cherche midi, 2023, p. 496.

<sup>41</sup> Reiner Stach, *Kafka, le temps des décisions*, trad. Régis Quatresous, Paris, Le cherche midi, 2023, p. 498.

<sup>42</sup> Tiphaine Samoyault, « L'animal n'est jamais inhumain, Coetzee et l'écriture du Mal », *Europe*, n°926-927,

C'est pourquoi le « terrier » se place à l'épicentre du processus créatif, semblable à cette « cave » que Kafka semble souhaiter habiter – même si le mot allemand, *Bau*, n'évoque pas immédiatement l'enfouissement en profondeur. Mais tout y mène, malgré l'odeur de pourriture qui y flotte, à cause des proies en décomposition. Sarah Chiche ne s'y trompe pas :

Hanté par le paradoxe de l'impuissance à écrire et la jouissance de l'écriture de cette impuissance, le langage, chez Kafka, devient ce terrier de mots dans lequel il n'y a pas d'autres issues que se terrer toujours plus en dedans pour fuir la société des hommes, même si on ne peut s'enfouir en soi-même à ce point sans faire de son œuvre et de soi un tombeau. [...] Celui de notre désarroi, aussi, face à l'Enigme de l'autre [...] dont nous emporterons le verdict, la réponse véritable, dans le silence glacé des tombes d'un monde désormais privé de la possibilité de la Grâce : mais de quoi sommes-nous donc la faute<sup>43</sup> ?

### « Je les hais tous, tour à tour. » Description d'un combat ?

Il mange les restes de sa propre table ; pendant un petit moment, il se sent plus rassasié que tout le monde, mais il oublie aussi comment manger à table ; de cette façon, il n'y a plus de restes. (Les aphorismes de Zürau)

Des chacals acrimonieux, un terrier pour f(o)uir, un singe qui choisit l'en-dehors de la piste de cirque plutôt que l'in-pace d'une cage... ce monde nous saute à la figure, et Kafka y enfonce son trépan, aussi profondément que le chien « chercheur » (et non « savant ») mène son enquête sans issue<sup>44</sup> ; c'est ainsi que l'entend René Micha qui voit dans la « faille » l'un des subjectivèmes dominants de l'œuvre :

Selon une optique à peine différente, le fantastique peut sembler aussi un dérèglement, une contradiction, une faille entre deux mondes, cette petite fêlure que le chien de Kafka découvre au cours de ses investigations. Plus la fissure est profonde, grande la distance, éloignés les termes de l'apparente contradiction, plus l'art est exigé et difficile<sup>45</sup>.

Alors, si nous suivons le paradigme de la fêlure, de la fissure, de la faille, nous retombons dans le terrier, principe premier et recteur, qui interroge Pascale Casanova :

Le texte est écrit à la première personne. C'est vrai, mais qui parle ? Sûrement pas Kafka lui-même. Peut-être un animal classé parmi les nuisibles et connu pour sa cécité. Kafka nous le laisse imaginer... Tantôt taupe, tantôt humain. Il est pusillanime, lâche, peureux, égoïste, vorace, autoritaire, indécis, mégalomane, cruel, paranoïaque. Il ratiocine, passant son temps à construire des attaques imaginaires et à répondre par avance à ces assauts qui n'ont jamais lieu<sup>46</sup>.

L'enfant de la nuit du Seder, la petite fille privée de poupée du parc de Berlin<sup>47</sup>, les jeunes frères fantômes, les nièces Marianne et Vera, le fils furieux de la *Lettre au Père*... ils sont tous là, près des « bestioles » (le mot est d'Hélène Martinelli), dans la Création. Le solitaire de Prague leur a laissé, exactement comme à la poupée voyageuse, une exobiologie besogneuse et fantasque à l'usage de toutes les exégèses. Si Rotpeter le singe est plus accessible qu'Odradek et le malheureux Gregor, il n'en demeure pas moins que la critique contemporaine va très rapidement tracer des équivalences systématiques, et peut être littéralement brutales, entre chacun de ces animaux et la judaïté silencieuse de celui qui n'a jamais écrit une seule fois le mot « juif » dans ses fictions. En effet, tout une herméneutique

---

*Écrire l'extrême, la littérature et l'art face aux crimes de masse*, juin-juillet 2006, p. 73.

<sup>43</sup> Sarah Chiche, « En nous, les trois cercles de l'Enfer », *Le Magazine littéraire*, n°539, *Kafka, coupable d'écrire*, janvier 2014, p. 57.

<sup>44</sup> *Les Recherches d'un chien (Forschungen eines Hundes)* est une nouvelle écrite en 1922. Elle a été publiée à titre posthume dans *Beim Bau der Chinesischen Mauer* (Berlin, 1931).

<sup>45</sup> René Micha, « Deux exemples de fantastique chez Kafka », *Le Magazine littéraire*, n° 135, *Kafka*, avril 1978, p. 25.

<sup>46</sup> Pascale Casanova, « Qui parle au fond du terrier ? », *Le Magazine littéraire*, n° 539, *Kafka, coupable d'écrire*, janvier 2014, p. 66.

<sup>47</sup> Voir Didier Lévy, Fabrice Colin et Tiziana Romanin, *Franz, Dora, la petite fille et sa poupée*, Paris, Sarbacane, 2016.

de remplacement vise à traduire chacune des figures animales en équivalent judaïque, ce qui peut paraître à la fois excessif, sommaire et réducteur ; ainsi les chiens seraient les « juifs galeux » envers qui Kafka entend les injures proférées par la population pragoise, les singes seraient ces Israélites assimilés toujours prêts à s'incliner devant les Chrétiens, comme son père devant les clients ! Mais l'auteur prévient ce zèle herméneutique en jetant le doute sur toute conclusion hâtive : « J'écris autrement que je ne parle, je parle autrement que je ne pense, je pense autrement que je ne devrais penser, et ainsi jusqu'au plus profond de l'obscurité<sup>48</sup>. » Ce « profond de l'obscurité » est idéal pour celui qui se rêve en reclus volontaire, et qui a besoin d'imaginer l'intimité des autres, pour mieux la fuir, lui l'éternel fiancé, l'amoureux de papier :

Tout me donne aussitôt à penser. La moindre blague dans un journal humoristique, le souvenir de Flaubert et de Grillparzer, la vue de la chemise de nuit de mes parents sur leurs lits préparés pour la nuit, la vie conjugale de Max [...]. Tout ce qui ne se rapporte pas à la littérature, je le hais, les conversations m'ennuient (même quand elles se rapportent à la littérature), faire des visites m'ennuie, les peines et les joies de mes proches m'ennuient jusqu'au fond de l'âme<sup>49</sup>.

Son obsession de l'à-côté, du marginal, voire du paria ne le rend pourtant pas injuste, mais douloureusement lucide :

Je mène dans ma famille, parmi les gens les meilleurs et les plus aimants qui soient, une vie plus étrangère que celle d'un étranger. Avec ma mère, je n'ai pas échangé vingt mots par jour en moyenne ces dernières années, avec mon père à peine plus que des salutations [...] ; tout sens vivant de la famille me fait défaut<sup>50</sup>.

Il est étonnant d'ailleurs de voir combien les structures familiales informent sa littérature, lui qui pourtant disait de ses proches : « Je les hais tous, tour à tour. ». On sait maintenant que rien n'était plus faux, et qu'aux discours dépressifs d'un devenir général du vivant comme déchéance et dénaturation, il s'efforçait de substituer une parole de permanente réhabilitation :

Contre la dénaturation promise et promise par les discontinuistes et qui rend animal par exclusion, on perçoit le discours continuiste qui fait du devenir animal le cadre éthique d'une renaissance. Il y a donc deux interprétations de l'animalité comme il y a deux façons d'être animal, et elles ne sont pas compatibles, car dans le premier on l'est par négation d'être, dans le second par persévérance et augmentation d'être<sup>51</sup>.

Dans le même ordre d'idées, Bluma Finkelstein ne laisse pourtant que peu d'espoir dans ces fictions irrespirables, qui pourraient pour elle ressasser indéfiniment l'écho d'une malédiction originelle, et elle rappelle l'obsession doloriste de Kafka pour les lacérations, les démembrements, la dévoration du vivant par une machine ou par d'autres êtres... L'étrangeté horrifique qui s'en dégage s'actualise particulièrement dans la bien connue *Colonie pénitentiaire*, mais aussi dans la moins immédiatement célèbre *Une vieille page*, où un bœuf est dévoré vivant par des nomades et leurs chevaux ; ailleurs, c'est une souris qui est transpercée par le mécanisme d'un piège – souris dont le corps supplicié est contemplé avec désespoir par ses congénères ; l'auteur commente en ces termes ces histoires abominables :

L'orgie criminelle en plein jour, la soif du sang chaud et le plaisir presque sexuel de s'abimer dans la souffrance infinie de l'autre [...]. Kafka nous dit que nous sommes tous meurtriers les uns des autres ainsi que spectateurs silencieux de nos propres crimes<sup>52</sup>.

---

<sup>48</sup> Cet aphorisme prend vraiment tout son sens quand on sait que c'est le message de réconciliation que Dominique Eddé tente d'envoyer à Delphine Horvilleur, avec laquelle elle a débattu lors d'une émission télévisée... qui ne s'est pas très bien passée. Alexandra Schwartzbrod, « Dominique Eddé, de guerre lasse », *Libération*, 25 avril 2024.

<sup>49</sup> Reiner Stach, *Kafka, le temps des décisions*, trad. Régis Quatresous, Paris, Le cherche midi, 2023, p. 535.

<sup>50</sup> Reiner Stach, *Kafka, le temps des décisions*, trad. Régis Quatresous, Paris, Le cherche midi, 2023, p. 539-540.

<sup>51</sup> Tiphaine Samoyault, « L'animal n'est jamais inhumain, Coetzee et l'écriture du Mal », *Europe*, juin-juillet 2006, n°926-927, p. 64-76, p. 71.

<sup>52</sup> Bluma Finkelstein, « À petit feu et en grande cérémonie, Kafka : terreur à l'aube du vingtième siècle », *Les Eaux vives*, n° 8, janvier 2019, p. 44-51, ici p. 50. Elle utilise l'exemplaire suivant : *Kafka, récits et fragments*

Quant à *Joséphine chanteuse* qui était le titre original, Kafka a ajouté après coup « *et le peuple des souris* » ce qui bien sûr excipe du monde animal, mais n'était pas présent dans la toute première intitulation. Ajoutons que jamais le mot de souris (*Maus*) ne sera écrit dans la nouvelle... ce qui rappelle un autre mot, absent lui aussi.

Si les éthologues actuels (Baptiste Morizot, Philippe Descola...) invitent à se ré-ensauvager, les récits de Kafka actualisent déjà cette déterritorialisation qui propose des devenir : devenir chien, devenir singe, devenir coléoptère, ce qu'entérine la métamorphose de Gregor Samsa, ou bien encore le burlesquement et tragiquement merveilleux rapport énoncé par Rotpeter, devant des savants d'opérette – en tout cas invisibles et muets pendant l'audition de la communication. Partant, ces fictions animales forment-elles donc un paradigme, un camouflage, le « terrier » du terrier ? Question portée par Marc Goldschmit lorsqu'il analyse la nouvelle *Recherches d'un chien* :

Ce chien, qui se présente comme un « chien normal » [*regelrechten*], est séparé de son peuple mais continue de loin à avoir un œil sur lui [*Überblick*]. Il dit combien ses recherches, qui sont « menées sans espoir » [*hoffnunglosen*], lui sont pourtant indispensables, comme l'étaient les recherches du trapéziste et celles de l'artiste de la faim, et comme le sont celles de Kafka<sup>53</sup>.

On peut alors lire dans ces multiples descriptions d'animaux improbables voire monstrueusement hybridés, un portrait morcelé et sans cesse ravivé de l'artiste, lui-même assiégé par ses propres parasites, qui amènent Gregor à une mort ignominieuse. Le dialogue instauré entre Léa Veinstein et Michel Surya établit presque un « moment de la cave », sorte de Thébaïde catamorphe où se réfugie l'esprit sur le point de vaciller :

L.S. : Doit-on, à partir de Kafka, situer l'humanité du côté de ce qui résiste (demeure encore), ou de ce qui rebute et se jette ? M.S. : Il faut s'arrêter d'abord au mot « moment ». Il est temporalisable : l'entre-deux-guerres. Et localisable : l'Europe centrale<sup>54</sup>.

Jean-Pierre Lefebvre quant à lui établit des ponts avec toutes les autres fables animalières de Kafka, en particulier *Joséphine* :

Les idées exposées dans ce long développement seront reprises dans la fable « *Joséphine la chanteuse ou le Peuple des souris* » (1924) parfois considéré comme le testament poétologique de Kafka. Elles ont donné lieu à des commentaires importants notamment par Gilles Deleuze et Félix Guattari<sup>55</sup>.

Donner le change sous le masque de l'humanimalité, tout en vivant sous terre, vaut peut-être mieux que s'étaler, comme Gregor, sur la gravure de la dame au manchon, énorme tache brune qui terrifie sœur et mère dans la chambre-cloaque où il est reclus ; il déborde, il suinte, il rampe, monstrueusement incongru sur le papier à fleurs qui tapisse le mur. Pourtant, lors de l'été 1923, un équilibre va se dessiner, le bonheur s'ouvre et s'offre à l'auteur du *Procès* : une toute jeune femme efface les années de doute, de fuite, de terreur devant l'intimité, de dérobade et de répulsion. Dora Diamant croit pourtant qu'il est... Indien ! mais enfin quelque chose se dénoue, et l'on a presque envie de redire les premiers mots de l'opéra de Gounod *Roméo et Juliette* : « Juliette parut, et Roméo l'aima. » Laurent Seksik lit ce coup de foudre

---

*narratifs*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1980.

<sup>53</sup> Marc Goldschmit, « Kafka, la faim de l'écriture et l'animalité », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, n° 33, *Les philosophes lisent Kafka*, 2013, p. 265-290, [En ligne], mis en ligne le 15 mai 2019, consulté le 13 mai 2024, <http://journals.openedition.org/cps/1949>. On pensera aussi au chien Cäsar des « fragments posthumes », qui « se passe la main sur le front » (Jean-Pierre Lefebvre (dir.), *Kafka, Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2018, p. 837.

<sup>54</sup> Michel Surya et Léa Veinstein, « Hontologie de Franz Kafka », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, n° 33, *Les philosophes lisent Kafka*, 2013, p. 291-303, [En ligne], mis en ligne le 15 mai 2019, consulté le 13 mai 2024, <http://journals.openedition.org/cps/1960>

<sup>55</sup> Jean-Pierre Lefebvre (dir.), *Kafka, Journaux et lettres, 1897-1914, Œuvres complètes*, t. 3, trad. Isabelle Kalinowski, Jean-Pierre Lefebvre, Claire de Oliveira, Laure Bernardi, Stéphane Pesnel, Jean-Claude Rembach, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2022, p. 1379, note 77. (J-P. Lefebvre fait ici allusion aux propos de Kafka, exposés dans le quatrième cahier de son journal novembre 1911- janvier 1912.)

(car c'en est un) comme le dernier « bon tour » que la vie joue à Franz Kafka :

Trois mois après cette rencontre, en septembre de l'année 1923, l'homme qui n'avait pu jamais vivre ailleurs qu'à Prague emménageait à Berlin avec elle au 8 de la Mickaelstrasse, dans le quartier de Steiglitz, puis manquant de moyens, sur la Grunewaldstrasse, puis encore sur la Zehllendorfer Heidestrasse<sup>56</sup>.

Il reste neuf mois à vivre, enfin, hors de la cave...

### La vie après Kafka<sup>57</sup> ?

Les raisons qui poussent à écrire sont multiples, et les plus importantes sont, me semble-t-il, les plus secrètes. Celles-ci peuvent être surtout : mettre quelque chose à l'abri de la mort<sup>58</sup>.

Donner le change sous le masque de l'humainité, tout en vivant sous terre, écrire au fond d'une cave, d'un puits, d'un souterrain, transcender les règnes pour laisser son lot d'hybrides qui depuis piaulent, chantent, s'épouillent, strident ou tentent d'entendre encore quelques notes de violon : l'écriture livre, puis délivre, et des manuscrits brûlent pour réchauffer le couple en ce sinistre hiver berlinois de 1923-1924. La cave se transforme peu à peu en sanatorium, tandis que la panthère rugit de bonheur dans la cage du jeûneur mort (*L'artiste de la faim*, 1922). Après le 3 juin, il ne restera à Max Brod que des regrets – regrets suspendus dans l'obscur des tragédies collectives à venir – Brod pourtant si persuadé que Franz Kafka... « sans doute au moment de mourir, n'y tenait plus tant que cela, ayant découvert quelque chose que le corps, le rire, le froissement doux de la présence de la brune et jeune Dora aura rendu possible<sup>59</sup> ».

### Bibliographie récapitulative

ARCURI Carlo Umberto, « Le saut du tigre, d'Apulée à Kafka : l'animal comme “en-dehors” de l'homme », in Carlo Arcuri et G. Passerone (dir.), *L'en-dehors, éloges et variation. Consistance de la littérature, des arts, de la philosophie*, Paris, Kimé, 2009.

BARBERGER Nathalie, *Michel Leiris. L'écriture du deuil*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 1998, « Frêle Bruit », pp. 143-155, [en ligne] <https://books.openedition.org/septentrion/85638?lang=fr>, consulté le 13 mai 2024.

BERLOTTIER Sereine, *Avec Kafka, cœur intranquille*, Caen, Édition Nous, 2023.

BROCHIER Jean-Jacques, « Un bon ou un mauvais usage de Kafka, y en a-t-il ? », in *Le Magazine littéraire*, n° 135, *Kafka*, avril 1978, pp. 25-26.

CASANOVA Pascale, « Qui parle au fond du terrier ? », *Le Magazine littéraire*, n° 539, *Kafka, coupable d'écrire*, janvier 2014, pp. 66-67.

CHICHE Sarah, « En nous, les trois cercles de l'Enfer », *Le Magazine littéraire*, n° 539, *Kafka, coupable d'écrire*, janvier 2014, p. 56-57.

FINKELSTEIN Bluma, « À petit feu et en grande cérémonie, Kafka : terreur à l'aube du vingtième siècle », *Les Eaux vives*, n° 8, janvier 2019, p. 44-51.

---

<sup>56</sup> Laurent Seksik, *Franz Kafka ne veut pas mourir*, Paris, Gallimard, 2023, p. 67.

<sup>57</sup> Cet écho au beau titre de Magdaléna Platzová pourrait aussi se thématiser dans la présentation faite par Philippe Lançon de la biographie de Rainer Stach : « Un vieil ami de Kafka, l'écrivain Franz Werfel (...) écrivit à l'auteur « la lettre de louange la plus absurde, la plus innocente, la plus crue et la plus juste qu'ait jamais reçue Kafka ». Elle mérite en effet d'être citée : « Cher Kafka, vous êtes si pur, si nouveau, si indépendant et si accompli qu'il faudrait vous traiter comme si vous étiez déjà mort et immortel. On ne ressent rien de pareil chez aucun vivant. » Stach conclut : « Déjà mort. Rien de pareil aux vivants. Pas un des leurs. Kafka l'avait toujours senti, toujours craint. Il en avait maintenant confirmation, noir sur blanc. » Toujours/déjà mort, l'habitant de la cave ?

<sup>58</sup> Cette confidance du Journal de Kafka est reprise et amplifiée par Michel Leiris, selon la critique Nathalie Barberger, *Michel Leiris. L'écriture du deuil*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 1998, « Frêle Bruit », pp. 143-155, [en ligne] <https://books.openedition.org/septentrion/85638?lang=fr>, consulté le 13 mai 2024.

<sup>59</sup> Sereine Berlottier, *Avec Kafka, cœur intranquille*, Paris, Éditions Nous, 2023, p. 57.

- GAXIE Jean-Pierre, « Comment Kafka s'égypta », *Cahier de l'Herne*, n° 108, *Kafka*, J.-P. Morel et W. Asholt (dir.), 2014, pp. 173-180.
- GEFEN Alexandre et METAYER Guillaume, « Kafka contre Kafka », *Le Magazine littéraire*, n° 539, *Kafka, coupable d'écrire*, janvier 2014, pp. 46-47.
- GOLDSCHMIT Marc, « Kafka, la faim de l'écriture et l'animalité », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, n° 33, *Les philosophes lisent Kafka*, 2013, p. 265-290, [En ligne], mis en ligne le 15 mai 2019, consulté le 13 mai 2024, <http://journals.openedition.org/cps/1949>.
- HORVILLEUR Delphine et BENZINE Rachid, *Des mille et une façons d'être juif ou musulman*, Dialogue, Paris, Éditions du Seuil, 2017.
- HORVILLEUR Delphine, *Comment ça va pas ? Conversations après le 7 octobre*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 2024.
- JONCHERAY Marie Philippe, *J'avance dans votre labyrinthe, Lettres imaginaires à Franz Kafka*, Le nouvel Attila, Paris, Éditions du Seuil, 2023.
- KAFKA Franz, *Devant la loi*, Traduction en ligne, <http://www.nikibar.com/publications/KAFKA-devant-la-loi.html>.
- LEBENSZTEJN Jean-Claude, « Seuil (Notes sur Kafka/2) », *Vacarme*, n° 24, printemps 2008, p. 66-69.
- LEFEBVRE Jean-Pierre (dir.), *Kafka, Journaux et lettres, 1897-1914, Œuvres complètes*, t. 3, Jean-Pierre Lefebvre (dir.), trad. Isabelle Kalinowski, Jean-Pierre Lefebvre, Claire de Oliveira, Laure Bernardi, Stéphane Pesnel, Jean-Claude Rembach, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2022.
- LEFEBVRE Jean-Pierre (dir.), *Kafka, Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Gallimard, « Bibliothèque la Pléiade », 2018.
- LEVY Didier, COLIN Fabrice et ROMANIN Tiziana, *Franz, Dora, la petite fille et sa poupée*, Paris, Sarbacane, 2016.
- MARTINELLI Hélène, « Kafka et autres bestioles d'Europe centrale et orientale », in Alain Montandon (dir.), *Dictionnaire littéraire et culturel de l'insecte*, Paris, Honoré Champion, 2023, pp. 365-381.
- MERCIER-FAIVRE Anne-Marie, « Introduction générale », in Anne-Marie Mercier Faivre et Dominique Perrin (dir.), *Métamorphoses en culture d'enfance et d'adolescence, questions de genre*, Bordeaux, PUB, 2019, pp. 9-20.
- MICHA René, « Deux exemples de fantastique chez Kafka », *Le Magazine littéraire*, n° 135, *Kafka*, avril 1978, pp. 22-25.
- PLATZOVA Magdaléna, *La vie après Kafka*, trad. Barbora Faure, Villenave d'Ornon, Agullo Éditions, 2023.
- ROBERT Marthe, « Kafka et le nom juif », *Le Magazine littéraire*, n° 135, *Kafka*, avril 1978, pp. 13-22, p. 15.
- SAMOYAUULT Tiphaine, « L'animal n'est jamais inhumain, Coetzee et l'écriture du Mal », *Europe*, n° 926-927, *Écrire l'extrême, la littérature et l'art face aux crimes de masse*, juin-juillet 2006, pp. 64-76.
- SARRAUTE Nathalie, « L'ère du soupçon : de Dostoïevski à Kafka », in *Œuvres complètes*, Jean-Yves Tadié (dir.), avec la collaboration de Vivian Forrester, Ann Jefferson, Valérie Minogue et Arnaud Rykner, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996.
- SCHAFFNER Alain, *La Zoopoétique : un engagement proprement poétique en études animales*, entretien d'Alain Schaffner avec Anne Simon, *ELFe XX-XXI*, n° 5, *Approche de l'animal*, 2015.
- SEKSIK Laurent, *Franz Kafka ne veut pas mourir*, Paris, Gallimard, 2023, p. 67.
- STACH Reiner, *Kafka, le temps des décisions*, trad. Régis Quatresous, Paris, Le cherche midi, 2023.

SURYA Michel et VEINSTEIN Léa, « Hontologie de Franz Kafka », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, n° 33, *Les philosophes lisent Kafka*, 2013, p. 291-303, [En ligne], mis en ligne le 15 mai 2019, consulté le 13 mai 2024, <http://journals.openedition.org/cps/1960>.

THIEBAUT Claude, *Franz Kafka. La Métamorphose et autres récits*, Paris, Gallimard, 1991.

TORRENT Jean-Bernard, préface de *Franz Kafka, La Métamorphose* suivi de *L'Artiste du jeûne*, Bookking International, « Maxi Poche – Classiques étrangers », 2005.

VEINSTEIN Léa, *J'irai chercher Kafka, une enquête littéraire*, Paris, Flammarion, 2024.

ZARD Philippe, « La tradition détraquée », *Le Magazine littéraire*, n° 539, *Kafka, coupable d'écrire*, janvier 2014, pp. 53-55.

Isabelle-Rachel CASTA, PREM à l'Université d'Artois (UR 4028) a consacré sa première thèse à Gaston Leroux : *Le Corps comme territoire de fiction dans quelques romans de Gaston Leroux*, PU du Septentrion, 1998 ; elle a écrit et/ou dirigé de nombreux ouvrages, comme *Nouvelles Mythologies de la mort* (Champion), ou la RLM *Séries policières* (Garnier-Minard). Ses travaux sur l'œuvre de Kafka, tant universitaires (CNED, Ellipses) que plus personnels (« Le Noël juif de Monsieur Samsa », in *La Magie de Noël : blanc et noir*, C. Chelebourg dir., Minard-Garnier, 2022) trouvent une actualisation grand public dans des manifestations liées à la commémoration du décès de l'auteur : « café littéraire », conférences, etc.